

Le public, les marchands, le pouvoir

A quoi correspondait, en 1954, la fondation de la Biennale de Paris et quels étaient ses objectifs ? Georges Boudaille : Elle correspondait certainement à la volonté de mettre Paris et la France au niveau de Venise, Cassel, São Paulo. Il s'agissait de faire de Paris, à nouveau, un grand centre artistique. 1959 suit 1958, la prise de pouvoir par le général de Gaulle, une volonté de grandeur s'affirmait... Mais il faut le dire avec une certaine timidité de la part de Raymond Cogniat, l'inspirateur de la Biennale, qui ne voulait pas qu'elle entre en concurrence directe avec les autres grandes manifestations. C'est la raison pour laquelle la Biennale de Paris est jusqu'à aujourd'hui consacrée aux artistes de moins de 35 ans. C'était son originalité, son pari, c'est aussi ses limites.

Est-ce qu'il y avait des préoccupations, chez Raymond Cogniat, qui touchaient au marché de l'art, au repositionnement de la France sur le marché de l'art, alors déjà monopolisé par New York ?

Georges Boudaille : Il m'est difficile d'interpréter toutes les raisons de Raymond Cogniat - que j'ai cependant bien connu. Mais je doute de ses intentions, disons machiavéliques ou mercantiles. C'était un esprit encyclopédique. Il voulait informer le plus largement, montrer le maximum de choses. Sur le plan de la sélection internationale, compte tenu du fait que Raymond Cogniat était connu dans le monde entier et qu'il connaissait tous ceux qui pouvaient faire de « bons » commissaires, l'intérêt était évident. S'agissant de la section française, l'accumulation d'instances et de filtres a donné lieu à des pratiques démagogiques. Quelles étaient donc les modalités de sélection de la section française au départ ?

Georges Boudaille : Il y avait en fait trois instances. Les jeunes critiques, dont j'étais, choisissaient un certain nombre d'artistes. Mais on leur donnait peu de place. Ensuite il y avait un choix fait par des jeunes artistes : les jeunes artistes se choisissent eux-mêmes. Ça peut apparaître satisfaisant du point de vue de la démocratie. En fait ça monopolisait la création autour de quelques courants issus des grandes écoles et des salons importants. C'étaient les copains qui passaient. Et on a dû en arriver à demander à des artistes notoires, par exemple le sculpteur Adam, de venir arbitrer les innombrables conflits qui naissaient de rapports de forces mouvants sur les plans esthétiques et de marché. Enfin, le conseil d'administration de la Biennale avait la possibilité de « repêcher » les artistes qui n'avaient pas été sélectionnés. On en est ainsi arrivé à cette chose étrange qu'en 1959 Bernard Buffet a été invité par le conseil d'administration alors que l'apparition de Bernard date de 1948 !

Vous parlez de la timidité de la Biennale. C'est-à-dire ?

Georges Boudaille : Faute de structures permettant à une « grande » autorité de s'imposer dans la

Agée d'à peine un peu plus de trente ans, puisqu'elle est née en 1951, la Biennale de Paris s'est longtemps comportée comme une personne trop modeste. Le temps serait-il venu pour elle de faire preuve de quelque audace ?

GEORGES BOUDAILLE/PIERRE COURCELLES

marché de la Biennale à certains moments de son histoire, la Biennale a tout reflété, mais timidement. Tous les artistes connus aujourd'hui sont passés par la Biennale, mais jamais on ne leur a fait la place qu'ils méritaient et qu'ils auraient dû avoir sur le moment même. Et comme il n'est pas possible, selon la « barre » des 35 ans, de les faire revenir... C'est-à-dire que la Biennale n'a jamais mis « en vedette » les artistes dont on savait très bien qu'ils seraient importants sur leur époque, du point de vue du marché, de la circulation des œuvres et du point de vue esthétique. Il faudrait parfois s'interroger sur la notion d'égalitarisme appliquée au domaine de l'art, non pas en termes d'histoire de l'art, mais dans ceux de la recherche et de la création vivante qui jouent sur des périodes plus resserrées et dont il faut tenir compte. Dans un pays qui veut, parce qu'il en a les ressources, donner l'image du dynamisme artistique, créer des vedettes, pour le dire de cette manière elliptique, ce n'est pas seulement et exclusivement faire le jeu du capitalisme, comme on dit, c'est aussi du renom artistique et culturel de la France qu'il s'agit.

La question, double, posée à la Biennale de Paris - mais aussi aux autres manifestations de ce type - c'est donc celle de la mise à disposition du public d'inventaire le plus largement ouvert, l'aspect documentaire, encyclopédique et dans le même temps, du moins le même lieu, c'est celle de la « promotion », sinon de « courants » du moins, finalement, de la recherche et de la création ?

Georges Boudaille : C'est cela même. Et à 1971, et plus encore depuis 1973, c'est ce qui a tenté. En mettant l'accent sur certains artistes ici là. Mais ce n'est pas nécessairement rassurant pour le marché de l'art ou les collectionneurs, pour certains d'entre eux du moins. D'autres, évidemment, se sentent rassurés par ce qui a été montré, au pavillon principal de la Biennale de Venise, sous l'impulsion déterminante de Gérard Régner. C'est l'autre question, de l'articulation du marché et de la recherche et de la création vivante ?

Georges Boudaille : Prenons cet exemple : il y a en France aujourd'hui une nouvelle vague, ce qu'on nomme en gros par Figuration libre dont beaucoup de gens s'accordent à dire qu'on y trouve des artistes pleins de talent, qu'ils ne sont pas moindres que les Allemands ou les Italiens dont on parle beaucoup et dont les cotes sont fortes. On nous dit, ces Français n'ont pas de cote, c'est-à-dire : ils sont absents du marché international, absents des grandes manifestations internationales. Absents de la Documenta de Cassel, par exemple. On en revient au problème de la promotion des jeunes artistes. Et ce n'est pas seulement un problème de cote et de marché. C'est quelque chose qui concerne aussi le pouvoir, c'est-à-dire une politique culturelle au niveau des arts plastiques qui ne peut échapper à une articulation avec les marchands et le marché. Le ministre de la Culture n'a pas esquivé ce problème lorsqu'il s'est rendu, l'hiver dernier, aux Etats-Unis pour le vernissage d'expositions d'artistes français présentés dans des galeries new-yorkaises à l'initiative de l'un des marchands les plus dynamiques de Paris, Daniel Templon - appuyé par l'Action artistique dépendant du ministère des Affaires étrangères.

Alors, les relations de la Biennale de Paris avec le marché de l'art, en France ?

Georges Boudaille : Il y a à Paris une vingtaine de galeries qui s'intéressent et vendent l'art d'avant-garde. Je les ai sollicitées pour une page de publicité dans le catalogue, ce qui aide financièrement la Biennale. Aucune de ces galeries n'a répondu à l'appel. Aucun de leurs artistes n'est invité à la Biennale, il est vrai. Mais je découvre en même temps qu'un certain nombre des artistes français invités en 1982 vont entrer dans ces galeries !

XII^e BIENNALE DE PARIS

DU 2 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 1982 Musée d'Art moderne de la ville de Paris
11 avenue du président Wilson 75016 Paris
Centre Georges-Pompidou
carrefour des régions
cinéma du musée
Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts
14 rue Bonaparte 75006 Paris
Ambassade d'Australie
66 avenue d'Iéna 75016 Paris
Institut français d'Architecture
6 rue de Tournon 75006 Paris

Tous les jours sauf le lundi de 10 h à 20 h, le mercredi jusqu'à 22 h. Entrée : 16 F. Tarif réduit : 9 F Catalogue général : 100 F. Catalogue architecture : 149 F